

# Une approche narratologique et psychanalytique du *Père Goriot* de Balzac

**María Obdulía Luis Gamallo**  
Universidad de A Coruña  
mluis@udc.es

Rebut: 26 octobre 2010  
Acceptat: 10 gener 2011

## RESUM

**Una aproximació narratològica i psicoanalítica de *Le Père Goriot* de Balzac**  
Aquest article mostra un estudi de *Le Père Goriot* des de dues perspectives literàries complementàries amb la finalitat d'articular una nova anàlisi de la novel·la de Balzac. El punt de vista narratològic se centra en l'explicació tradicional del text (veu, desenvolupament de la intriga, evolució dels personatges, temps i espai) i es completa amb un punt de vista més innovador que busca l'explicació de la novel·la balzaciana a partir de les teories psicoanalítiques de Sigmund Freud. L'article presenta en definitiva dues possibles aproximacions a la literatura amb objectius fonamentalment pedagògics.

## MOTS CLAU

*Le Père Goriot*, Balzac, anàlisi narratològica, psicoanàlisis, didàctica de la literatura.

## RÉSUMÉ

**Une approche narratologique et psychanalytique du *Père Goriot* de Balzac**  
Cet article est une étude du *Père Goriot* de Balzac de deux points de vue complémentaires qui visent une nouvelle analyse du roman balzacien. Le point de vue narratologique s'avère être une explication traditionnelle du texte (voix, déroulement de l'intrigue, évolution des personnages, temps et espace), complété par un point de vue plus audacieux et innovateur qui vise l'explication du roman balzacien à partir des théories psychanalytiques de Sigmund Freud.

Cet article montre en définitive deux approches possibles de la littérature avec des fins fondamentalement pédagogiques.

MOTS CLÉ

*Le Père Goriot*, Balzac, analyse narratologique, psychanalyse, approche pédagogique.

RESUMEN

**Una aproximación narratológica y psicoanalítica de *Le Père Goriot* de Balzac**

Este artículo constituye un estudio de *Le Père Goriot* desde dos perspectivas literarias complementarias con el fin de articular un nuevo análisis de la novela de Balzac. El punto de vista narratológico se centra en la explicación tradicional del texto (voz, desarrollo de la intriga, evolución de los personajes, tiempo y espacio); y éste es completado por un punto de vista más audicioso e innovador que busca la explicación de la novela balzaciana a partir de las teorías psicoanalíticas de Sigmund Freud. Este artículo muestra en definitiva dos acercamientos posibles a la literatura con fines fundamentalmente pedagógicos.

PALABRAS CLAVE

*Le Père Goriot*, Balzac, análisis narratológico, psicoanálisis, didáctica de la literatura.

ABSTRACT

**A narrative and psychological approach of *Le Père Goriot* de Balzac**

This article is a study of Balzac's *Le Père Goriot* from two complementary literary perspectives that seeks to provide a new analysis of Balzac's novel. The narrative point of view is a traditional explanation of the text (the voice, the plot, the development of the characters, the space and time), which is all completed from a more bold and innovative point of view that aims to explain Balzac's novel from the psychoanalytic theories of Sigmund Freud. This article shows two possible approaches to literature with fundamental educational purposes.

KEYWORDS

*Le Père Goriot*, Balzac, narrative analysis, psychoanalysis, didactics of the literature.

## Analyse narratologique

### *Situation initiale. Description de la pension Vauquer et de ses pensionnaires*

Le roman s'ouvre sur la description d'une pension bourgeoise de Paris : la maison Vauquer située au bas de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, entre le quartier Latin et les Gobelins. Cette pension, caractérisée par sa médiocrité sordide, représente le Paris inconnu, le sous-sol de la vie sociale. Elle est cependant l'endroit où se forment les ambitions.

Une fois la pension située et décrite, le narrateur nous brosse le portrait de la propriétaire, Madame Vauquer, dont l'apparence physique a été déformée par quarante années de vie dans l'atmosphère putride et minable de sa pension :

Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation et dont Madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée.<sup>1</sup>

Son portrait répond à l'idée du déterminisme, de l'interaction entre l'individu et son milieu. Balzac, disciple de Geoffroy Saint-Hilaire, le grand savant naturaliste, veut montrer qu'il existe une unité organique entre Madame Vauquer et le milieu qui l'entoure : “ *toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne* ”. ( 18 )

Balzac présente la propriétaire comme un “ *texte* ” à lire, une image en miniature de la pension et des pensionnaires :

Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires. ( 18 )

Puis, le narrateur montre les pensionnaires réunis dans les lieux de convivialité qui sont la salle à manger et le salon. Certes, ils s'y restaurent mais ils y fomentent également leurs intrigues, les chambres étant le refuge de leur vie privée.

---

<sup>1</sup> Honoré de BALZAC. *Le Père Goriot* ( 1835 ), Bookking International, Paris, 1993, p. 17. Dans la suite de l'article nous utilisons cette édition et ne citerons que le numéro de page entre parenthèses.

Cet établissement comporte trois niveaux et les loyers sont inversement proportionnels à l'étage, détail qui nous renseigne sur la situation économique des personnages et sur leur position sociale. L'étage est alors le reflet de leur misère.

Le premier étage offre les deux meilleurs appartements de la maison qui sont occupés, l'un par la propriétaire, et l'autre par deux femmes : Victorine Taillefer, jeune et jolie orpheline déshéritée par son père au profit de son frère Maxime, et Madame Couture, veuve d'un Commissaire-Ordonnateur de la République française, qui fait office de mère pour la jeune orpheline.

Au deuxième étage, Vautrin et un vieillard, Monsieur Poiret, logent dans deux appartements. Ils ne payent que “ *soixante-douze francs par mois* ”. ( 20 )

Le troisième étage a quatre chambres : la première est occupée par Rastignac, le deuxième est vide, la troisième par Goriot et la dernière par M<sup>elle</sup> Michonneau. Ceux-ci “ *ne pouvaient mettre que quarante cinq francs par mois à leur nourriture et à leur logement* ”. ( 19 )

Dans la mansarde se trouvent le grenier à linge et deux chambres habitées par la grosse Sylvie, la cuisinière, et Christophe, le garçon de la pension.

Au passage, le narrateur évoque également les habitués du repas ou du dîner, dix-huit personnes en tout, essentiellement des étudiants comme Bianchon ou des employés. Mais le matin, il n'y a que sept pensionnaires dont “ *la réunion offrait pendant le déjeuner l'aspect d'un repas de famille* ”. ( 20 )

Le narrateur revient ensuite sur les sept locataires pour en faire le portrait. M<sup>elle</sup> Michonneau est une vieille fille, ancienne garde-malade qui bénéficie d'une rente de mille francs que lui a léguée un vieillard abandonné par ses enfants. M. Poiret, ancien employé au Ministère des Finances, recherche toujours la compagnie de cette dernière, Victorine Taillefer, reniée par son père qui ne lui accorde que six cents francs par an. M<sup>me</sup> Couture prend soin de l'orpheline “ *comme de son enfant* ” ( 24 ) grâce à sa pension. Eugène de Rastignac, étudiant en droit; est issu d'une famille noble désargentée originaire de Charente. Ce dernier est venu à Paris pour suivre des études supérieures et rêve de redorer le blason de sa famille. Vautrin, homme mystérieux, suspicieux et observateur d'une quarantaine d'années porte perruque et se teint les favoris. En plus, il est au mieux avec M<sup>me</sup> Vauquer, “ *qu'il appelait maman en la saisissant par la taille* ”. ( 26 )

Pour finir le portrait de cette hétérogène et disparate société, le narrateur s'attache au personnage de Goriot pour raconter l'histoire de sa déchéance économique et physique : Goriot arrive à la pension en 1813. Au début, “ *Monsieur Goriot* ”, ancien vermicellier et marchand de pâtes italiennes, est un négociant distingué et respecté de tous. C'est ainsi qu'il occupe au premier étage un appartement de trois chambres. Au bout de deux ans, une diminution de sa pension l'oblige à passer au second étage dans un logement plus

modeste. Il se laisse nommer péjorativement le “ *Père Goriot* ”. Vers la fin de la troisième année, il est relégué au troisième étage où on le dépouille de toutes ses affaires. Les pensionnaires, intrigués, attribuent ce déclin progressif à la visite de jeunes et jolies femmes qu’ils estiment être les maîtresses de Goriot. L’appauvrissement du personnage s’ensuit par conséquent d’un mouvement ascensionnel dans les étages. En effet, conformément à une règle sociologique de l’époque, les gens fortunés préféraient vivre au premier, certainement pour échapper aux nombreux risques d’incendie et pour s’approvisionner plus facilement en eau.

Cette déchéance économique s’accompagne d’une déchéance physique. Tout d’abord, Goriot se prive de tabac et de poudre à cheveux, signes de coquetterie qui le rattachaient à la bourgeoisie aisée. Son nouvel aspect extérieur, “ *d’un gris sale et verdâtre* ” ( 39 ), l’apparente au décor minable de la pension. De même, son corps se transforme et fond progressivement : “ *ses mollets tombèrent; sa figure, bouffie par le contentement d’un bonheur bourgeois, se vida démesurément; son front se plissa, sa mâchoire se dessina* ” ( 40 ). Or la maigreur à l’époque était une marque de pauvreté.

Pendant sa quatrième année, Goriot arrive à une telle décrépitude physique “ *qu’il ne se ressemblait plus* ”. Le narrateur en comparant le physique du riche bourgeois de jadis à celui de l’homme d’aujourd’hui, montre la détérioration à tel point qu’ “ *aux uns, il faisait horreur; aux autres, il faisait pitié* ” ( 40 ).

Cette situation initiale du roman, essentiellement descriptive, introduit l’espace et les personnages, lesquels se caractérisent par rapport à leur physique et à leur argent. L’argent est d’ailleurs le moteur essentiel de la société balzacienne, écho de la société moderne du XIX<sup>e</sup> siècle. Outre l’argent, les passions sont à la base du principe de mobilité sociale.

La maison Vauquer offre l’image d’une grande famille où se dérouleront parfois des scènes de comédie qui serviront d’anti-climax aux tensions vécues par les personnages. Mais surtout, la pension et les pensionnaires offrent au héros, Rastignac, l’image abominable de ce qu’il doit éviter.

Ce sont les allées et venues de Rastignac à Paris qui détermineront l’action du roman. Fondamentalement il se déplace entre le quartier Latin — là où se trouve la pension — qui est le quartier des pauvres et des étudiants; la chaussée d’Antin, le quartier de la richesse et de l’argent où habitent les nouveaux riches et le Faubourg Saint Germain, le quartier de la vieille noblesse.

Le point de vue de l’étudiant va accompagner celui du narrateur omniscient du début du roman de sorte que l’histoire dépendra aussi de la sensibilité du jeune homme.

### *Déroulement de l'action : une préparation préalable du héros*

L'action se situe à la fin du mois de novembre 1819. Eugène de Rastignac rentre du bal donné chez M<sup>me</sup> de Beauséant, une cousine lointaine, qui habite le Faubourg Saint Germain. Cette sortie du héros représente le premier départ important de la pension et les splendeurs du grand monde ainsi que la beauté de la comtesse de Restaud ont énormément bouleversé l'esprit du jeune homme. Celui-ci se fixe alors comme objectif de chercher la protection d'une femme ( "*avoir soif du monde, avoir faim d'une femme* " ) ( 47 ) et il ne peut s'empêcher d'opposer la richesse de l'hôtel à l'aspect minable de la pension. À partir de ce moment, le corps de Rastignac restera à la pension mais son esprit vagabondera entre le Faubourg Saint Germain, lieu de l'aristocratie, et la Chaussée d'Antin, lieu de la bourgeoisie.

Cette médiocrité du DEDANS ( la pension ) et le faste du DEHORS poussent le héros à la conquête de la société. Ces sorties vont alors marquer son évolution, sa maturité sociale et sexuelle.

Le lendemain, Rastignac vêtu de ses plus beaux habits, décide de se rendre chez la comtesse de Restaud dans la Chaussée d'Antin ( Il s'avère que celle-ci est la fille de Goriot ). Méconnaissant les règles de cette haute société, il commet quelques bévues et se retrouve dans une position inconfortable devant les domestiques et Maxime de Trailles, l'amant de la comtesse. Mais c'est surtout le fait de prononcer le nom du *père Goriot* — ressenti comme une transgression — qui lui vaut d'être reconduit à la porte de l'hôtel pour ne pas y remettre les pieds de si tôt.

Un peu plus tard, il se présente chez sa parente, M<sup>me</sup> de Beauséant, qui vit dans le Faubourg Saint Germain. La situation se répète : à cause de ses maladresses et de ses imprudences, il est la risée des domestiques. M. de Ajuda Pinto en profite même pour se débarrasser de sa maîtresse. Le jeune homme demande à sa cousine de lui expliquer sa mésaventure chez les Restaud mais la conversation est interrompue par l'arrivée de la duchesse de Langeais qui raille la vicomtesse pour la perte de son amant. La duchesse de Langeais révèle l'histoire de Goriot, son enrichissement illicite pendant l'Empire et les mariages de ses filles qui leur ouvrent les portes de la haute société : Anastasie se marie avec le comte de Restaud et Delphine avec le baron de Nucingen, un riche banquier. Or Anastasie est admise dans les salons, ce qui n'est pas le cas de sa sœur. Cette situation provoque une rivalité, à tel point que M<sup>me</sup> de Beauséant dit : "*madame de Nucingen laperait-elle toute la boue qu'il y a entre la rue Saint Lazare et la rue de Grenelle pour entrer dans mon salon* ". ( 95 ) Outre le fait de renseigner Rastignac sur l'histoire de Goriot et de ses filles, M<sup>me</sup> de Beauséant et la duchesse de Langeais vont faire office de

conseillères puisqu'elles vont lui donner les premières leçons pour son entrée dans le grand monde.

Leurs conseils se régissent par l'idée que : “ *la fin justifie les moyens* ” et lui suggèrent de dissimuler et de refuser la morale. Les deux dames soulignent l'hypocrisie de la société et mettent en évidence le rôle décisif de la femme dans cette comédie sociale : “ *vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante* ”. ( 94 )

Elles l'avertissent des difficultés de ce combat contre la société et lui proposent de séduire Delphine de Nucingen, laquelle désire entrer dans les salons de la noblesse. Rastignac pourra ainsi accéder à la Chaussée d'Antin. En fait chacun y trouvera son profit.

Le retour à la pension représente le retour à une réalité nauséabonde et misérable. Il décide d'écrire des lettres, qui sont des modèles de chantage moral, à sa mère et à ses sœurs pour leur demander de l'argent. Il en reçoit les réponses vers la fin du mois de décembre. Quant il lit la lettre de sa mère, “ *il voulait renoncer au monde* ” ( 109 ) mais aussitôt qu'il lit celle de sa sœur, “ *le monde était à lui* ” ( 113 ). Son indécision montre son insécurité et son manque de maturité. Le héros apparaît plein de contradictions entre son ambition et l'idée de rester pur. L'interdiction de la mère s'oppose à la complicité de la sœur qui l'encourage. D'autre part, on observe que seules les femmes de sa famille l'entourent alors que le père brille par son absence.

Pour achever l'éducation du héros, Vautrin se chargera de lui donner ses propres leçons sur la vie. Ce conseiller/corrupteur aux intentions douteuses est persuadé que l'ordre apparent de la société cache un désordre bien réel. Selon lui, la corruption domine le corps de l'état, les familles, les individus et le crime, soit élégant chez la haute société ou sanglant chez le peuple, est partout : “ *Le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié, parce qu'il a été proprement fait* ” ( 132 ). Vautrin démontre l'injustice de ses lois qui régissent la société mais il ne s'agit pas de les réformer sinon de les comprendre et assimiler afin de se faire une place dans cette société corrompue. Si l'on veut progresser sur l'échelle sociale, ce n'est possible qu'au prix de l'immoralisme et de la corruption : “ *l'honnêteté ne sert à rien* ” ( 125 ).

Vautrin fait une deuxième proposition à Rastignac pour sa réussite sociale : épouser Victorine Taillefer qui deviendra une riche héritière, une fois tué son frère en duel. En échange, il ne demande que 200.000 francs pour devenir planteur en Amérique.

Cela encourage l'ambition de Rastignac mais il repousse avec horreur cette proposition qui comporte un crime. Cependant, les enseignements de Vautrin lui seront utiles pour affronter les difficultés du plan de M<sup>me</sup> de Beauséant et M<sup>me</sup> de Langeais.

### *L'entrée du héros en action : la connaissance de Delphine de Nucingen*

Rastignac connaît la baronne de Nucingen lors d'une soirée au théâtre Italien. Il est séduit aussitôt par la beauté de la jeune femme et Mme de Beauséant doit calmer ses ardeurs.

De retour à la pension, il rend visite à son vieux " *père Goriot* " et lui fait des confidences. Celui-ci encourage l'étudiant à continuer de fréquenter Delphine. Goriot se fait le complice de Rastignac.

En même temps, le jeune homme même s'il a écarté l'idée du crime, se rend compte de l'attrait qu'il exerce sur Victorine et ne peut éviter de voir en elle l'autre possibilité de réussite sociale.

Notons que le champ de bataille de jadis s'est déplacé jusqu'à la société où seuls ceux qui éliminent leurs concurrents réussissent : " *il faut vous manger les uns les autres comme des araignées dans un pot, attendu qu'il n'y a pas cinquante mille bonnes places* " ( 124 ). À travers Rastignac, Balzac dépeint la génération des jeunes gens de la Restauration qui privés des idéaux collectifs qu'avaient promus la Révolution et l'Empire, sont condamnés pour s'affirmer à un individualisme forcené.

De fait les ambitions de Rastignac pourraient traduire celle de l'auteur qui commence ses études de Droit en 1816 et en 1819 il s'installe dans une chambre de la rue Lesdiguière pour devenir écrivain. Balzac écrivait à sa famille — et surtout à sa sœur Laura — pour parler de sa solitude, son travail et ses espoirs ( situation qui n'est pas sans rappeler celle du personnage ).

Tout comme Balzac qui a une liaison avec la comtesse polonaise Eveline Hanska avec l'intention de se marier quand mourra son mari, le jeune homme veut être aimé et protégé par une femme âgée.

C'est ainsi qu'un matin, Goriot lui remet une lettre de la part de M<sup>me</sup> de Nucingen l'invitant à dîner. En réalité, elle a l'intention d'entrer dans le monde de la vieille aristocratie de la main de Rastignac et de M<sup>me</sup> de Beauséant.

Les passions se montrent à nouveau comme les moteurs de l'action : l'ambition chez Rastignac, la paternité chez Goriot, l'accès aux salons aristocratiques du faubourg Saint Germain pour rivaliser avec sa sœur chez Delphine.

Rastignac entreprend donc une autre sortie importante de la pension en se rendant chez les Nucingen, rue Saint Lazare dans la Chaussée d'Antin. Là, il découvre :

Une véritable maison de banquier, pleine de recherches coûteuses, de stucs, de paliers d'escalier en mosaïque de marbre. Il trouve madame de Nucingen dans



un petit salon à peintures italiennes, dont le décor ressemblait à celui des cafés.  
( 161 )

Si la description de la pension servait à détacher la splendeur du Faubourg Saint Germain, la description de la maison du banquier souligne le mauvais goût de la bourgeoisie qui tente d'imiter l'aristocratie sans y parvenir. Au milieu de ce décor se trouve la baronne, triste et affligée à cause de grosses dettes, qui demande à Rastignac de jouer au jeu pour elle. L'étudiant gagne plus d'argent qu'il ne lui en faut et cette victoire au jeu lui apporte la victoire sur la femme ( on retrouve à nouveau l'idée de l'argent et les femmes comme éléments inséparables ).

Le retour à la pension suppose de nouvelles confidences à Goriot qui s'intéresse toujours aux problèmes de ces filles et à l'évolution de la liaison entre Rastignac et Delphine.

Une nouvelle sortie au grand monde se produit le lendemain à l'occasion du bal de la duchesse de Carigliano au faubourg Saint Germain. Delphine portera une grande attention au jeune homme ainsi que les jeunes aristocrates qui le regardent avec envie. Ce bal entraîne la reconnaissance sociale du héros : *“ il avait un état dans le monde ”*. ( 172 ).

Toutefois Vautrin se charge à la pension de montrer à Rastignac la dure réalité : il continue à vivre à la pension malgré ses incursions dans le grand monde. Pour que le passage soit définitif, il faut que les allées et venues cessent et donc pour cela, il faut de l'argent, principal garant du statut social. En plus, à la fin du mois de janvier 1820, les dettes de Rastignac s'accroissent et sa liaison avec M<sup>me</sup> de Nucingen se trouve dans une impasse : *“ Tout Paris lui donnait madame de Nucingen, auprès de laquelle il n'était pas plus avancé que le premier jour où il l'avait vue ”*. ( 179 )

La proposition de Vautrin resurgit alors dans sa conscience: *“ En se voyant sans un sou, sans avenir, il pensait, malgré la voix de sa conscience, aux chances de fortune dont Vautrin lui avait démontré la possibilité dans un mariage avec mademoiselle Taillefer ”*. ( 179 )

Un tête-à-tête improvisé avec Victorine lui montre la passion que lui voue la jeune fille. Vautrin, qui assiste caché à cette scène, en profite pour lui faire part à nouveau de sa proposition. Rastignac, tenté par le démon/Vautrin, accède et échange une signature contre des billets de banque qui lui permettront de soulager ses dettes avec M. de Trailles et M. d'Ajuda Pinto. Cependant l'idée de ce pacte torture sa conscience :

Après avoir subi le malaise d'une fièvre intérieure que lui causa l'idée d'un pacte fait avec cet homme dont il avait horreur, mais qui grandissait à ses yeux par le

cynisme même de ses idées et par l'audace avec laquelle il étreignait la société, Rastignac s'habilla, demanda une voiture, et vint chez madame de Restaud. (...) Il paya messieurs de Trailles et d'Ajuda, joua au whist une partie de la nuit, et regagna ce qu'il avait perdu. ( 184 )

Cela lui donne par conséquent la possibilité de rendre l'argent à Vautrin et d'éviter de devenir son complice.

### *Le dénouement de l'intrigue : la fuite de la pension*

Deux jours après, Gondureau du Ministère de l'Intérieur entre en scène pour tenter de démasquer Vautrin, en réalité Jacques Collin, connu dans les bas fonds comme *Trompe-la-mort*. L'ancien forçat, évadé du bagne de Toulon, se charge de gérer les capitaux des autres condamnés ainsi que les intérêts de la société des Dix Mille. Cette aristocratie du crime et du mal est une sorte d'anti-société dont Vautrin, le contemplateur de la société bourgeoise, serait l'un des plus hauts dignitaires.

L'arrestation se réalisera avec le concours de mademoiselle Michonneau et M.Poiret mais Vautrin a le temps de mettre son plan en pratique et il tue en duel le frère de Victorine avant que Rastignac ait pu l'en empêcher.

En ce qui concerne la liaison de l'étudiant avec Delphine, elle va évoluer favorablement puisque Mme de Nucingen prépare un petit appartement dans la Chaussée d'Antin pour son amant et son père qui y habitera pour être plus près de ses filles.

Le lendemain de la soirée mémorable à la pension, tout le monde fait la grasse matinée. Vautrin sera finalement arrêté dans "*un horrible et majestueux spectacle*" ( 223 ). Il est écarté de la scène et éloigné de Rastignac. Les départs de la pension ne se font pas attendre. Les pensionnaires exigent tout d'abord l'expulsion de M<sup>elle</sup> Michonneau pour sa complicité avec la police. Elle se bat en retraite suivie de M. Poiret. Le départ suivant est celui de Victorine, devenue une riche héritière et de M<sup>me</sup> Couture. Quant à M<sup>me</sup> Vauquer, elle n'a pas "*le courage de dire un mot en ne voyant que dix personnes au lieu de dix-huit autour de sa table; mais chacun tenta de la consoler et de l'égayer*" ( 233 ). Cette femme qui "*attribue au départ d'un pensionnaire la même valeur qu'à la chute d'un Empire*", contemple avec horreur le péril que cette nouvelle situation apporte à ses économies. L'argent est la principale préoccupation des personnages, quelle que soit la condition sociale.

Rastignac sort une nouvelle fois de la pension pour se diriger rue d'Artois, dans la Chaussée d'Antin, accompagné de Goriot. Il découvre "*un délicieux appartement de garçon, composé d'une antichambre, d'un petit*

*salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet ayant vue sur un jardin* " ( 235 ). Le jeune homme se jette dans les bras de Delphine devant un tel luxe et décide d'abandonner définitivement la solution Victorine. Durant toute la soirée, Goriot se livre à des débordements d'affection ( peut-être incestueux... ) envers sa fille, ce qui provoque la jalousie de Rastignac.

Ils rentrent à la pension vers minuit et annoncent à la propriétaire leur déménagement à la Chaussée d'Antin. La terreur s'empare de cette dernière qui déclare : " *Voilà une journée qui me met dix ans de plus sur la tête. Je deviendrai folle* " ( 244 ). La " pauvre femme " ne peut concevoir que tant d'événements aient pu se produire chez elle " *dans un quartier où il ne passe pas un chat* " ( 243 ). Elle considère plus vraisemblable l'instabilité politique de l'époque que les vicissitudes dans les pensions bourgeoises :

nous avons vu Louis XVI avoir son accident, nous avons vu tomber l'Empereur, nous l'avons vu revenir et retomber, tout cela c'était dans l'ordre des choses possibles; tandis qu'il n'y a point de chances contre des pensions bourgeoises : on peut se passer de roi, mais il faut toujours qu'on mange; et quand une honnête femme, née de Conflans, donne à dîner avec toutes bonnes choses, mais à moins que la fin du monde n'arrive... Mais c'est ça, c'est la fin du monde. ( 243 )

Critique de M<sup>me</sup> Vauquer qui souligne l'instabilité politique de l'époque : l'installation après la Révolution d'un Empire autoritaire ( 1799-1814 ), d'une monarchie restaurée (1814-1830) avec à sa tête Louis XIII, Charles X puis la monarchie de juillet qui porte Louis Philippe sur le trône ( 1830-1848 ), d'une seconde République ( 1848-1852 ) et pour finir d'un second Empire avec l'arrivée de Napoléon III.

Quant à Rastignac il reçoit une invitation au grand bal donné chez Mme de Beauséant. Un mot de la vicomtesse lui apprend qu'elle se ferait un grand plaisir de recevoir Delphine avec lui. Il va recevoir alors les dernières leçons pour compléter son apprentissage. Leçons qui tournent bien évidemment autour de l'argent et des sentiments. En effet, Mme de Restaud et Mme de Nucingen viennent solliciter l'aide économique de leur père qui ne peut accéder à leurs requêtes. S'ensuit une dispute entre les deux femmes et Goriot en tombe malade.

D'autre part, Rastignac ne reste pas indifférent devant les souffrances de sa cousine, abandonnée définitivement par son amant, le marquis d'Ajuda Pinto qui va se marier avec une riche héritière M<sup>lle</sup> de Rochefide. La vicomtesse a décidé de quitter Paris et de se réfugier en province, en Normandie, pour ne pas supporter les commérages qui vont circuler dans les salons de la noblesse.

Le jeune homme rentre du bal à cinq heures du matin : “ *Eugène revient à pied vers la maison Vauquer, par un temps humide et froid. Son éducation s’achevait* ” ( 286 ).

Son éducation touchait effectivement à son terme puisque le spectacle de la souffrance et de l’agonie du père Goriot abandonné dans la mansarde de la pension par ses filles qui ne le visitent même pas, va profondément le toucher. Le vieil homme meurt de sa passion mais il meurt en dénigrant cette société hypocrite, indifférente aux souffrances et égoïste qui ne pense qu’à l’argent.

Le départ et la montée au cimetière du Père Lachaise marquent un point final à cette éducation et à l’ascension sociale du personnage. Rastignac provoque alors Paris, “ *A nous deux maintenant!* ” ( 315 ), et comme premier acte de défi il va dîner chez M<sup>me</sup> de Nucingen.

En Résumé:, l’ascension et l’éducation du jeune étudiant sont liées à ses allées et venues dans Paris : le Faubourg Saint Germain pour rendre visite à sa cousine et la Chaussée d’Antin où habitent M<sup>me</sup> de Restaud et M<sup>me</sup> de Nucingen. Suite à ses déplacements se trouve la sortie définitive de la pension pour s’installer dans un appartement que lui a préparé sa maîtresse à la Chaussée d’Antin. Cette réussite sociale du héros est totale car il est parvenu à s’introduire dans le quartier de la bourgeoisie avec de l’argent et une maîtresse sans perdre une partie de sa bonté et de sa noblesse de cœur qui le caractérisaient au début du roman lors de son arrivée à Paris.

En d’autres termes, *Le Père Goriot* est un roman d’apprentissage qui mêle l’évolution psychologique d’un personnage à la peinture de la réalité sociale de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et plus particulièrement de la Restauration.

## 2. Analyse psychanalytique

### *Rastignac*

Le jeune héros du roman incarne les passions sociales et sexuelles de Balzac. Il est beau et très attractif et représente certainement ce que l’auteur aurait voulu être. Rastignac, tel que Balzac<sup>2</sup>, cherche une femme âgée et maternelle qui lui donne protection et amitié.

---

<sup>2</sup> Curieusement les deux noms ont la même terminaison : “ ac ”. Balzac tel que Rastignac dans le roman n’avait que “ *deux passions : l’amour et la gloire* ”.

Rastignac vient d'un milieu provincial, un monde de bonheur qui représente pour le jeune-homme une première phase orale. Il était entouré de ses sœurs, de sa mère, de sa tante même si toutefois il manquait une personne qui va déterminer son comportement futur : le père. C'est un père œdipien qui n'est jamais évoqué par le protagoniste. Dans cet endroit protégé, il n'y a pas encore d'affrontement moi/monde extérieur.

À Paris, la pension Vauquer symbolise le DEDANS. C'est un espace sauvegardé, sale et obscur tout comme l'utérus. M<sup>me</sup> Vauquer, d'un point de vue physique, se rapproche de la mère mais elle manque complètement du côté maternelle.

Le bal chez M<sup>me</sup> de Beauséant, premier mouvement vers le DEHORS du héros, suppose la connaissance du grand monde et aussi l'attirance sexuelle. Il y rencontre Anastasie de Restaud, "*grande et bien faite*" et "*passait pour avoir l'une des jolies tailles de Paris*". ( 45 ) Anastasie incarne d'une part la sensualité et la féminité : "*elle avait les formes pleines et rondes, sans qu'elle pût être accusée de trop d'embonpoint*" ( 46 ) ; et d'autre part, cette femme a un côté masculin : elle est comparée à "*un cheval de pure sang*" ( 46 ).

La comtesse de Restaud est bisexuelle et cette circonstance lui procure la beauté, la force, la puissance et l'énergie. Elle est le seul personnage du roman qui semble être mère ( de trois enfants ) et aussi la seule femme maîtresse d'un homme qui vit à ses dépens. Tout cela fait qu'elle attire Rastignac plus que sa sœur, Delphine. Par contre, Goriot a une préférence pour la baronne, plus délicate et plus faible car elle ne possède pas cette facette masculine.

Après le bal, au faubourg Saint-Germain, tous les retours à la pension ( autrement dit à l'utérus ) deviendront pour Rastignac dégoûtants puisqu'ils constituent un pas en arrière par rapport à sa sexualité.

Quand il se dirige chez les Restaud, il est persuadé d'y trouver "*l'aide et protection dans un cœur de femme.*" ( 47 ). Le cœur devient ici symbole du sein maternel. En effet, Rastignac tel que Balzac chez Louise-Antoinette-Laure de Berny, Laure d'Abrantès ou M<sup>me</sup> Hanska, cherchera toujours une mère plutôt qu'une maîtresse.

Chez les Restaud, Rastignac rencontre une Anastasie charmante : la ceinture, le cou, les pieds dans les pantoufles dénotent la sensualité de cette femme. De plus, les pieds — les chaussures — puisque situés aux extrémités deviennent des symboles phalliques ; "*ses yeux humides*" ( 70 ) laissent entendre que ce personnage est prêt pour la sexualité mais l'étudiant découvre la présence d'un rival et ne peut s'empêcher de se comparer à lui :

Rastignac sentit une haine violente pour ce jeune-homme. D'abord les beaux cheveux blonds et bien frisés de Maxime lui apprirent combien les siens étaient

horribles. Puis Maxime avait des bottes fines et propres, tandis que les siennes, malgré le soin qu'il avait pris en marchant, s'étaient empreintes d'une légère teinte de boue. ( 71 )

La boue dans les bottes symbolise sa permanence au stade anal duquel Eugène n'est pas encore sorti.

L'arrivée du mari d'Anastasia montre déjà le trio complet. Rastignac veut tuer Maxime parce qu'il devient l'image du père : c'est une attitude tout à fait œdipienne. Mais la sexualité de cette femme dont le peignoir entrouvert suffisait pour " *allumer les yeux* " de Rastignac " *comme des charbons* " ( 75 ) n'est pas accessible. En plus les yeux humides d'Anastasia deviennent " *indifférents* " ( 77 ) quand Eugène nomme le père Goriot. Cette circonstance provoque la fermeture de la porte des Restaud et toute possible porte vers la sexualité d'Anastasia.

Madame de Beauséant apaise les inquiétudes sexuelles du héros en lui proposant de frapper à une nouvelle porte, celle de Delphine de Nucingen. La vicomtesse prépare l'entrée d'Eugène dans la sexualité et le grand monde. Ce rôle de mère qui est conféré à M<sup>me</sup> de Beauséant provoque d'ailleurs chez le héros l'envie d'éliminer M. d'Ajuda Pinto qui abandonne la vicomtesse. Or, ici Rastignac ne remplit pas vraiment un rôle œdipien car il ne désire qu'une mère-protectrice et pas une mère-maîtresse. Ce rapport de propriété sera toujours présent chez l'étudiant et lui empêchera d'abandonner de façon définitive le stade anal.

Pour son entrée dans le monde des femmes, Rastignac demande une aide économique à sa mère et à ses sœurs. Sa mère tente de le dissuader de cette carrière sociale qu'il désire d'entreprendre et l'encourage à continuer ses études de droit. La mère de Balzac essaye également de le détourner de sa carrière d'écrivain pour devenir notaire. Néanmoins comme chez Balzac, Laure la sœur de Rastignac fait office de confidente et l'encourage dans ses désirs. Étrangement, Laure est le nom de la mère et des deux maîtresses du romancier.

Rastignac ne recourt jamais à son père pour lui demander de l'aide et dans le texte il ne veut surtout pas que celui-ci soit au courant de ses agissements. Cet argent, qu'il demande, lui permettra de ne pas " *rester dans la boue* " ( 100 ). À nouveau, la boue apparaît comme symbole du stade anal. L'argent dans le roman est le fil conducteur de la sexualité par l'idée de possession qu'il renferme. Les liaisons des personnages de fait sont indissociables de l'aspect matériel et social et il est possible d'affirmer qu'ils se maintiennent d'une certaine façon dans ce stade anal. C'est toujours un conflit entre leur moi et la société parisienne.

L'argent, donc, que reçoit Rastignac lui permet de s'habiller d'une façon appropriée pour le grand monde, ce qui le situe dans un état narcissique-phallique. Élégamment vêtu, il se promène aux Tuileries où "*quelques femmes le remarquèrent. (...) En se voyant l'objet d'une attention presque admirative, il ne pensa plus à ses sœurs ni à sa tante dépouillées, ni à ses vertueuses répugnances.*" ( 137 ) Désormais c'est lui contre le monde entier.

Aux Italiens, il connaît Delphine qui ne lui donne l'impression que d'une femme "*charmante*" ( 141 ) et qui n'a pas la puissance sensuelle et sexuelle de sa sœur Anastasie. Or, Eugène qui se confesse "*comme Chérubin, l'amant de toutes les femmes*" ( 146 ), a déjà trouvé la femme qui lui convient pour l'initier à la sexualité : elle est belle, riche, ambitieuse. Le fait que M. d'Ajuda Pinto compare Rastignac à "*une anguille*" ( 147 ) — image de l'élément phallique — nous montre que le héros est déjà prêt pour cette initiation.

L'ambiance de chez Delphine est propice : "*une causeuse devant le feu*" ( 162 ) pour s'asseoir ensemble et symbolise l'attraction corporelle et sexuelle mais le héros doit encore faire preuve de sa puissance phallique grâce au jeu. Son inexpérience à la roulette où il "*demande sans vergogne où il faut mettre l'enjeu*" ( 164 ) reflète son inexpérience sexuelle. Ainsi, il pose l'argent sur le numéro vingt-et-un, son âge.

Rastignac gagne et Delphine devient une femme "*libre et joyeuse*" ( 168 ) en éliminant l'autre, M. de Marsay. Après cela, Delphine demandera au jeune-homme de ne plus s'asseoir au jeu, métaphore de la réussite sexuelle et économique, car elle craint de le perdre.

Mais l'arrivée à la sexualité ne se produira qu'avec la sortie de l'utérus, la pension Vauquer. Toutefois, notons que ce n'est qu'une sortie fictive du DEDANS car Eugène ne dépasse pas vraiment la phase œdipienne. En effet, à l'appartement que Delphine lui achète avec l'argent de son père, elle se comporte comme une mère, "*en le prenant par la main et l'amenant dans une chambre*" ( 235 ). De plus si Rastignac ne choisit pas Victorine, c'est que cette dernière ne pourrait pas agir comme une mère étant donné sa jeunesse et son manque de maturité sexuelle.

La mort de Goriot entraîne la fin des mouvements de Rastignac entre le DEHORS et le DEDANS de la pension.

Par conséquent, Rastignac accède à la sexualité sans dépasser totalement le stade anal ni la phase œdipienne et cela certainement à cause de son ambition.

### *Vautrin et Bianchon*

Si Rastignac cherche une femme maternelle qui le protège, il est également séduit et fasciné par Vautrin qui "*pénètre ses passions et lisait*

*dans son cœur* ” ( 116 ). Cette ambivalence du personnage s’explique par sa bisexualité. Cette attirance envers Vautrin, ce diable aux cheveux roux, restera toujours dans le subconscient du personnage : “ *Eugène et Vautrin étaient restés silencieusement en présence, et s’observaient l’un l’autre. L’étudiant se demandait vainement pourquoi* ” ( 115 ).

En sortant définitivement de la scène lors de son arrestation, Rastignac peut développer sa sexualité vers le côté féminin/maternel.

Bianchon, l’ami conseiller du héros incarne aussi ce même rôle homosexuel. D’une certaine façon, il ressemble à Jules Sandeau, un ami de Balzac avec lequel il habitait rue Cassini. Quand le romancier le quitta, certains virent dans cette intimité des relations homosexuelles.

Rastignac et Bianchon remplacent les filles de Goriot durant l’agonie de ce dernier. C’est ainsi que le vieil homme dans son “ délire ” les confond avec elles et les appelle “ *mes anges* ” ( 307 ).

Rastignac est entouré de femmes et ses amis masculins se font rares. Cette tendance homosexuelle, comme chez Balzac, explique l’absence du père comme symbole et la phase œdipienne jamais surmontée.

### **Goriot**

Il incarne le côté incestueux de la paternité. Sa femme, “ *objet d’admiration religieuse* ” ( 105 ) meurt et il reste avec ses deux filles. Goriot écarte l’idée de se marier à nouveau et dirige toute son affection et même sa sexualité envers ses filles : “ *il reporta ses affections trompées par la mort sur ses deux filles, qui d’abord satisfirent pleinement tous ses sentiments* ” ( 105 ).

Son amour incestueux, “ *ombrageux et délicat* ” ( 105-106 ) se déploie quand la mort de sa femme interrompt sa sexualité.

Goriot avec son argent dirige la sexualité de ses filles, d’abord, dans leur mariage : Anastasie quitte “ *la maison paternelle pour s’élancer dans les hautes sphères sociales* ” ( 106 ) ; Delphine qui “ *aimait l’argent* ” ( 106 ) épouse le banquier Nucingen. Elles choisissent leur mari selon leur goût mais grâce à l’argent de leur père. De même, Goriot intervient dans les relations extraconjugales de ses filles en payant les dettes de l’amant d’Anastasie et en favorisant la liaison de Rastignac avec Delphine. Elles semblent rester en dehors de la sexualité parce que leur mariage et leurs liaisons se définissent en termes sociaux et de propriété. Une fois de plus, l’aspect œdipien — celui de l’argent — est à la base des relations entre les filles et Goriot, leur père.

Quand Goriot commence à être refusé par ses gendres lors de l’avènement de la monarchie, il aimerait “ *leur [serrer] le coup* ” ( 171 ), donc étouffer leur sexualité : le cou est l’image de la puissance phallique. Cette



situation l'empêche de voir ses filles et la libido ou pulsion de vie devient pulsion de mort ou thanatos. Il commence à vivre dans les étages supérieurs de la pension en même temps que ses finances diminuent et son pouvoir sexuel. L'argent est le lien qui le maintient uni à ses filles.

Le Père Goriot a un certain côté masochiste pour prouver qu'il a été castré. Son argent et sa puissance sexuelle sont des mots synonymes et en ce sens, se ruiner revient à être castré. Pour garder un lien avec ses filles, " *il aimait jusqu'au mal qu'elles lui faisaient* " ( 106 ).

Goriot devient même fétichiste lorsqu'il demande à Rastignac de lui donner le gilet sur lequel Delphine a pleuré : " *je vous en achèterai un autre, ne le portez plus, laissez-le-moi* " ( 171 ).

La liaison de Delphine avec le jeune-homme lui permet de se rapprocher de sa fille cadette. Jamais Eugène n'avait pu voir Goriot " *illuminé par les feux de sa passion paternelle* " ( 152 ). À nouveau la libido du personnage monte. Rastignac est aussi conscient que partager l'appartement avec Goriot suppose partager Delphine. Quand les deux y vont ensemble, tantôt la conduite œdipienne de la baronne, tantôt les folies incestueuses du père, réveillent chez Rastignac " *des mouvements de jalousie* " ( 241 ).

Eugène : " *Ne pouvait pas se dissimuler que l'amour du père, qu'aucun intérêt personnel n'entachait, écrasait le sien par sa persistance et par son étendue. L'idole était toujours pure et belle pour le père, et son adoration s'accroissait de tout le passé comme de l'avenir* ". ( 242 )

La mort de Goriot le libère donc d'un rival incestueux. Les filles de Goriot dépensent jusqu'à son dernier sou, donc toute sa puissance. Goriot tombe malade et meurt devant l'impossibilité de maintenir les liens économiques avec ses filles. Tel que le souligne Sigmund Freud :

Les hommes tombent malades quand, par suite d'obstacles extérieurs ou d'une adaptation insuffisante, la satisfaction de leurs besoins érotiques leur est refusée dans la réalité. Nous voyons alors qu'ils se réfugient dans la maladie, afin de pouvoir, grâce à elle, obtenir le plaisir que la vie leur refuse.<sup>3</sup>

## Conclusion

Ces deux études de *Le Père Goriot* ne sont que deux interprétations possibles du roman balzacien. Il serait également intéressant de les compléter

---

<sup>3</sup> Sigmund FREUD, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1997, p. 59.

avec une perspective où excelle une vision sociale de l'œuvre. En effet, *Le Père Goriot*, publié en 1835, est un roman d'apprentissage, un voyage à travers la société parisienne de la période de la Restauration ( 1814-1830 ). Néanmoins, chez Balzac où “ *la littérature est l'expression de la Société* ”, tout ce qui n'est pas noble ou bourgeois est anonyme puisque le peuple qui, aux yeux de Balzac, représente le statisme politique et social, en est exclu.

### Ouvrages consultés

- BALZAC, Honoré de. *Le Père Goriot* ( 1835 ), Paris, Booking International, 1993.
- BARBERIS, Pierre. *Aux sources du réalisme : aristocrates et bourgeois*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1978.
- \_\_\_\_\_. *Lectures du réel*, Paris, Editions Sociales, 1973.
- \_\_\_\_\_. *Le monde de Balzac*, Paris, Editions B. Arthaud, 1973.
- BARDECHE, Maurice. *Une lecture de Balzac*, Paris, Editions “des sept couleurs”, 1964, 2<sup>e</sup> édition.
- BARTHES, Roland. *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Editions du Seuil, 1953 et 1972.
- CAILLOIS, Roger. *Acercamientos a lo imaginario*, Mexique, Fondo de Cultura Económica, 1989.
- Collectif. Histoire de France. *Le XIX e siècle*, Paris, Ed. du Rocher, 1998.
- FOREST, Jean. *L'aristocratie balzacienne*, Paris, Librairie José Cortí, 1973.
- FREUD, Sigmund. *Cinq leçons sur la psychanalyse* ( 1966 ), Paris, Ed. Payot, 1997.
- GENGEMBRE, Gérard. Balzac. *Le Napoléon des lettres*, Paris, Ed. Gallimard, 1992.
- PROPP, Vladimir. *Morphologie du conte*, Paris, Ed. Du Seuil, 1965 et 1970.
- YGAUNIN, Jean. *Paris à l'époque de Balzac et dans la Comédie Humaine. La ville et la société*, Paris, Librairie Nizet, 1992.